

La Méditerranée : Braudel toujours présent



Maurice Aymard
EHESS, Paris

Nous sommes à Malte, au cœur de la Méditerranée, et celle-ci, même (et, peut-être, surtout) si nous sommes nés et vivons loin de ses rives, nous apparaît comme une évidence : une évidence qui se suffirait à elle-même, tant elle est couramment citée et invoquée. Elle n'est pas seulement l'alliance intime de la mer et du soleil célébrée par une longue tradition poétique et redécouverte au 20^e siècle par le tourisme de masse. Plus profondément, elle se voit investie de deux vertus complémentaires mais pas toujours associées. La première serait de s'être imposée tout au long de son histoire et jusqu'à aujourd'hui comme un cadre de vie commun : par les circulations et les échanges qu'elle rend possible, par l'attraction qu'elle exerce aussi bien sur les habitants des terres qui la bordent que sur ceux des terres plus lointaines, la mer aurait peu à peu unifié autour d'elle un monde aux limites d'ailleurs variables. La seconde serait, à un autre niveau, plus intellectuel, de constituer une unité d'analyse, de compréhension et d'explication, à la fois historique, géographique, politique et culturelle, qui s'imposerait aussi bien aux spécialistes qu'au grand public.

Mais il faut savoir se méfier des évidences, comme La Rochefoucauld nous l'a enseigné de l'amour : un sentiment que la majorité des hommes n'éprouverait pas s'ils n'en avaient entendu parler. Quand nous parlons de la Méditerranée, nous superposons, pour leur attribuer une cohérence, plusieurs images. Nous la pensons d'abord comme une réalité qu'une fréquentation comme toute récente nous a rendue familière, mais qui a été d'abord le résultat d'une découverte par des générations de voyageurs curieux, émerveillés ou critiques : la mer, le soleil, des paysages, des nourritures, la diversité des plantes cultivées, des campagnes et des villes, un style de vie, des valeurs et des rapports sociaux – soit un mélange de faits matériels et de pratiques culturelles- la distingueraient des autres régions du monde, et d'abord de l'Europe du Nord et du Nord-ouest. De son côté, l'enseignement que nous avons reçu –lui aussi situé dans le temps et dans l'espace, car lié à la matrice humaniste de nos études et à la mise en perspective de notre passé - nous a appris à y voir l'origine et la source de nos civilisations, et donc d'une histoire scandée par au moins trois inventions culturelles fondamentales, dans lesquelles nous voyons aujourd'hui des « ruptures » révolutionnaires alors qu'elles ont mis plusieurs siècles, et souvent davantage, à s'imposer et à se diffuser : l'écriture, l'Etat et les religions monothéistes.

La Méditerranée symbolise à ce titre notre insertion dans le temps et dans l'espace. Nous pouvons la voir à la fois comme l'origine géographique et temporelle de notre passé, comme le nœud vivant des contradictions et des conflits de notre présent (avec l'immigration et le sous-développement, les intégrismes de toutes sortes, le conflit israélo-palestinien, ou encore les traces toujours brûlantes des dernières guerres balkaniques), et comme un projet pour l'avenir, placé sous le double signe de l'espoir et de l'échec pour l'avenir. Mais nous ne le faisons que parce que nous avons appris à en parler en ces termes : si la Méditerranée peut redevenir aujourd'hui réalité, c'est parce qu'elle est d'abord une représentation, une construction culturelle partagée, que nous avons tous, chacun à notre manière, plus ou moins intériorisée : l'objet de nos rêves, de nos désirs et de nos attentes, plus encore que celui d'une connaissance claire. Essayons de la définir, elle nous échappe : quelles en sont les limites ? La Provence d'aujourd'hui serait-elle vraiment plus proche de la Tunisie que de la Bourgogne ?

A l'origine de cette représentation, de cette image de la mer et des terres habitées qui l'entourent, et de la façon dont elle a été élaborée et transmises au cours des millénaires, une œuvre a pesé, depuis le milieu du 20^e siècle, d'un poids très lourd, mais, bien sûr, nullement exclusif : la *Méditerranée* de Fernand Braudel¹ : 60 ans ont passé depuis sa première édition (1949) –deux années après sa soutenance en 1947 comme thèse d'Etat-, plus de 40 depuis la seconde édition, révisée et réécrite à la lumière des recherches effectuées dans l'intervalle par Braudel lui-même et par de nombreux chercheurs français et étrangers (1966), plus de trente depuis la série télévisée qui s'en est inspirée (1976) et qui a été suivie par deux ouvrages collectifs dirigés par F. Braudel², une dizaine d'années depuis la publication des *Mémoires de la Méditerranée*³ écrites en 1968-69 pour Skira, mais restées dans un tiroir pendant trente ans. L'impact du livre est lié au fait qu'il a eu, ce qui est relativement exceptionnel, au moins deux vies successives. La première domine les années 1950-70, c'est-à-dire les décennies centrales des Trente Glorieuses : au lendemain de la guerre, dans le contexte très particulier des lendemains de la Libération, marqué par une volonté de rompre avec le passé et de construire un avenir placé sous le signe de la modernité, la *Méditerranée* a fourni le modèle d'une façon nouvelle d'écrire l'histoire, de la penser, de la donner à voir et à lire. Et ce modèle a marqué toute une génération d'historiens et de spécialistes des sciences humaines, pendant 20 à 25 ans : la génération qui m'a précédé, celle qui a eu 20 ans vers 1945, et qui a reçu le livre « en pleine figure » à 25 ans, au moment où elle cherchait sa voie, et encore la mienne, qui fait la même rencontre et la même découverte à la fin des années 1950⁴. Elle lui a donné un coup de jeune. Elle a marqué aussi le développement d'une institution, la VI^e Section de l'EPHE (Ecole Pratique des Hautes Etudes), devenue en 1975 l'EHESS (Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales), et la création d'une autre, la Maison des Sciences de l'Homme, ainsi que le dynamisme exceptionnel et le rayonnement international d'une historiographie française dont l'originalité apparaît avec le recul, double, et ceci longtemps avant 1968, qui a mis à la mode le mot d'interdisciplinarité, mais non inventé la chose. D'un côté, ce sont les historiens qui ont affirmé leur volonté de dialoguer avec toutes les autres sciences sociales et humaines. Cette volonté, Lucien Febvre l'exprime avec force dans ses conférences de la rentrée 1941 à l'Ecole Normale, avec son appel resté célèbre : « Historiens, soyez géographes. Soyez juristes aussi, et sociologues, et psychologues; ne fermez pas les yeux au grand mouvement qui, devant vous, transforme, à une allure vertigineuse, les sciences de l'univers »⁵. Mais on la retrouve aussi, longuement développée, dans les conférences faites à la même époque par Braudel, alors prisonnier de guerre, en 1941 à Mayence,

puis à nouveau en 1943-44 au camp de Lübeck⁶). De l'autre, les mêmes historiens n'ont jamais cessé de dire leur conviction que l'histoire peut et doit jouer dans ce dialogue (dont certains souhaitent qu'il débouche sur la fusion des différentes disciplines dans une science de l'homme enfin unifiée) un rôle central d'organisatrice et de fédératrice. Cette volonté, cette conviction distinguent alors ceux des historiens français qui les partagent de leurs collègues du reste du monde : en fait, de tous les pays et de toutes les cultures scientifiques nationales (Etats-Unis, Allemagne, Italie, Angleterre en tête) qui excluaient l'histoire du champ des sciences sociales, et la classaient parmi les *humanities*, ce qui va beaucoup plus loin qu'une question de mots⁷. Ce qui était en cause, c'était en fait la distinction, encore généralement admise au milieu du 20^e siècle par la majorité des historiens et des écoles historiques dont ils se réclamaient, entre les productions culturelles d'une société, qui devaient constituer un domaine d'études particulier et autoréférencé, et les réalités économiques, sociales, démographiques, anthropologiques ou psychologiques de la même société. Il y avait donc, d'un côté, la culture et ses créations, et, de l'autre, le social, dont les déterminismes et les contraintes n'expliqueraient jamais la naissance d'une œuvre. Envisager une histoire sociale de la culture, ou une histoire culturelle du social ne pouvait apparaître que comme vide de sens : c'est devenu aujourd'hui une évidence, acceptée par presque tous. Si l'on célèbre aujourd'hui le « retour » du politique, de l'événement, ou de la biographie, il s'agit d'une approche du politique, de l'événement ou de la biographie profondément transformée et marquée par l'influence de l'histoire sociale.

Si F. Braudel a contribué à faire sauter ces barrières (dont nous avons aujourd'hui un certain mal à comprendre la capacité de résistance) au cours de ces décennies, qui coïncident avec ses années de présidence (1957-72) de la Vie Section de l'EPHE - créée en 1949, sous le titre de section des « sciences économiques et sociales », mais dirigée en fait sans discontinuer jusqu'en 1985 par des historiens, dont les premiers, Lucien Febvre, Fernand Braudel, Charles Morazé, Ernest Labrousse, appartenaient à la IV^e Section, dite des « sciences historiques et philologiques » -, il le doit au statut très particulier que fut alors celui de la *Méditerranée*. Devenu une référence et un modèle pour une « nouvelle histoire » qui ne revendiquait pas encore ce nom, son livre conférait à F. Braudel une légitimité intellectuelle et institutionnelle qui lui a donné les moyens d'agir et d'innover, ainsi que de regrouper autour de lui tous ceux qui pouvaient le soutenir dans une entreprise nécessairement collective. Mais ceci est déjà une autre histoire, dont les principaux jalons ont déjà été bien identifiés⁸ : elle risquerait de nous éloigner de notre propos, même si elle a le mérite de nous rappeler que l'impact d'une œuvre gagne à être envisagé dans sa complexité, car il prend une dimension nouvelle quand il se joue à de multiples niveaux.

La seconde édition de son livre achevée (1966), Braudel renonce à l'idée d'une troisième, pour se consacrer entièrement à son histoire du capitalisme à l'époque moderne : amorcée en 1967 par la publication d'une première version du premier volume, *Civilisation matérielle*, celle-ci s'achève douze ans plus tard, quand paraissent ensemble en 1979 les trois volumes de sa trilogie : *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVe-XVIIIe siècle*. Mais la même décennie 1970 marque le début d'une seconde vie de la *Méditerranée*, pour laquelle s'ouvre alors une double carrière.

La première est une carrière internationale, marquée par la multiplication des traductions à partir de 1972, date de la publication de la traduction anglaise : elle est le signe d'une internationalisation des sciences sociales et humaines, du dépassement des frontières nationales entre les écoles et des frontières disciplinaires, d'un rayonnement de l'école historique française, mais aussi d'une promotion de l'ensemble de l'œuvre de Braudel, et pas seulement de la *Méditerranée*, au rang des classiques de la littérature historique. Ce que confirme la multiplication des études et des colloques consacrées plus encore à l'étranger qu'en France à tel ou tel aspect de son œuvre, ou à « l'École des Annales ».

La seconde, d'abord française, est en revanche une carrière « grand public », lancée par le succès à l'automne de 1976 de la série télévisée (douze émissions de cinquante minutes), réalisée dans le cadre d'une co-production franco-italienne et dirigée par F. Braudel. Elle est le signe d'une meilleure connaissance de la Méditerranée, des pays qui la bordent, de leurs paysages, de leurs villes, de leurs sociétés, et de leur patrimoine artistique et archéologique : la Méditerranée est devenue la principale destination d'un tourisme européen devenu un tourisme de masse. Mais elle exprime aussi à la fois l'émergence de sensibilités nouvelles, libérées du cadre des identités nationales et attentives aussi bien au local qu'à la comparaison internationale, un intérêt renouvelé pour un passé à la fois différent et plus proche de nous - celui du vécu des hommes et des femmes d'autrefois : d'où le succès, par exemple, de *Montaillou, village occitan*-, une inquiétude sur le futur (stimulée par la crise économique qui commence en 1973 avec le premier choc pétrolier) et la recherche d'une réponse du côté de nos origines (« le monde que nous avons perdu », cher à Peter Laslett).

Le statut de la *Méditerranée* s'en trouve profondément transformé. Dans ses deux éditions françaises (1500 exemplaires pour la première édition, 3500 pour la seconde, avant 1976), le livre avait touché essentiellement un public de spécialistes, historiens de l'époque moderne d'abord, puis des autres époques, mais aussi anthropologues, sociologues, économistes, philosophes même (Paul Ricoeur). Et les traductions italienne (la mieux diffusée) et espagnole (éditée au Mexique) n'avaient pas fondamentalement élargi son audience ni modifié son statut et celui de son auteur. Désormais publié en « soft cover » et traduit dans de multiples langues, il touche désormais des publics très diversifiés, allant du plus grand public en France et, jusqu'à un certain point en Europe occidentale, aux spécialistes appartenant à d'autres traditions ou écoles historiographiques, des Etats-Unis et du Brésil à la Russie, la Chine, le Japon ou la Corée : ces derniers y retrouvent, étroitement associées, à la fois une façon de penser et d'écrire l'histoire très différente de la leur, et la centralité d'un espace géographique, celui de la Méditerranée. Inscrit dans la longue durée d'une histoire placée sous le signe des circulations, des échanges et des conflits entre les civilisations, cet espace particulier les invite à la comparaison avec d'autres espaces, susceptibles d'être envisagés et interrogés dans une perspective identique ou assez proche. D'où les tentatives pour identifier « d'autres Méditerranées » : en particulier celle du sud-est asiatique, proposée par Denys Lombard, comprise entre Chine du sud, Philippines, Indonésie et péninsule indochinoise et malaise, et gravitant autour de son « carrefour javanais », ou, plus récemment, la « Méditerranée asiatique » de François Gipouloux⁹ : l'espace compris entre Japon, Corée, Chine du nord et Taiwan, sur lequel il avait au début des années 1990 commencé par centrer son attention, s'est étendu vers le sud pour constituer un long corridor maritime allant du Japon et de la Corée jusqu'au détroit de Malacca et incluant désormais à la fois le continent les îles de l'Asie de l'est et du sud-est.

Rares sont les auteurs et les livres qui ont eu la chance de ces deux vies successives. La première assure à l'auteur la légitimité intellectuelle et le pouvoir institutionnel. La seconde commence au moment même où ce pouvoir est désormais repris par des générations plus jeunes, sûres d'elles-mêmes et bien décidées à affirmer leur différence, même si elles reconnaissent leur dette initiale envers Braudel, et elle ouvre au livre, en quelques années, l'accès aux spécialistes du monde entier et, en France au moins, au grand public. Fernand Braudel a eu ainsi la chance d'échapper au « Purgatoire » auquel Gide disait condamnés même les plus grands auteurs après leur disparition : certains auraient pourtant voulu l'y reléguer, pour lui faire jouer le rôle de référence désormais dépassée tant comme historien que comme organisateur institutionnel. Mais cette chance ne nous dispense pas de l'obligation qui s'impose pour tous les auteurs que l'on redécouvre après un temps d'oubli : celle de ne pas nous contenter d'une lecture paresseuse d'un livre consacré par la tradition, mais, au contraire de remonter à ce qui a été la source même de sa conception, de sa rédaction et de son succès au moment de sa publication. La *Méditerranée*, comme tous les grands livres, a son histoire, qu'il nous faut reparcourir pour la comprendre, et en mettre en évidence l'actualité pour le lecteur d'aujourd'hui. Elle est en fait à la fois un point d'arrivée et un point de départ.

Historien, Fernand Braudel n'a pas « inventé » la Méditerranée. Il s'en est saisi pour se l'approprier au terme d'un long processus, remontant au moins au milieu du 18^e siècle, auquel ont participé tour à tour les archéologues, les ethnologues, les économistes, les géographes, les historiens des civilisations anciennes ou plus récentes, et d'autres encore. Ce processus a permis aux spécialistes européens de ce que nous appelons aujourd'hui les sciences de l'homme et de la société à la fois de redécouvrir la mer intérieure et de la construire comme un objet cohérent d'étude et comme un cadre de référence. Le long séjour de Braudel en Algérie (1923-32) a joué de ce point de vue un rôle décisif. Non seulement il a permis au jeune Lorrain qu'il était, après avoir achevé ses études à Paris, de voir la Méditerranée « à l'envers », depuis sa rive sud, comme il l'a lui-même écrit, mais il l'a mis en contact avec les plus grands représentants de cette tradition d'études, alors professeurs à l'Université d'Alger (Eugène Albertini et Stéphane Gsell pour l'Antiquité, Emile-Félix Gautier pour la géographie et Georges Marçais pour l'Islam médiéval, pour n'en citer que quelques uns). Il a pu ainsi transformer de l'intérieur son projet initial, que lui avait proposé Henri Hauser, et qui portait sur la politique étrangère de Philippe II en Méditerranée.

Mais il ne s'est pas contenté de s'inscrire dans cette tradition et de la poursuivre. Il se l'est en fait appropriée pour en faire quelque chose d'à la fois différent et personnel, sur laquelle il a apposé son nom. Il y est parvenu au prix d'une double prise de distance. La première est liée à son séjour au Brésil, d'où il voit cette fois la Méditerranée « de l'extérieur » et mesure ce qu'a représenté pour les navigateurs italiens, espagnols et portugais la construction des nouveaux espaces de circulation maritime de l'Atlantique central (Colomb), méridional (Cabral) et même septentrional (les frères Cabot et Verrazzano). La seconde est liée à ses cinq années de captivité en Allemagne, successivement à Mayence et à Lübeck, où, coupé de toute sa documentation, il conçoit et rédige son livre, dans des conditions plus proches de l'écriture d'un roman que de celle d'une thèse d'histoire : l'écriture lui permet de « rêver la Méditerranée », et ce rêve, comme le montrent ses conférences faites alors à ses compagnons d'otage, est aussi un rêve de liberté. La Méditerranée, plus encore que « l'objet » ou le « cadre géographique » de son livre, en devient le personnage principal, le héros, avec lequel

tous les autres acteurs, y compris les plus grands comme Philippe II ou Soliman, se trouvent confrontés, mais dont la vie s'inscrit dans une durée infiniment plus longue. L'essentiel – la chair même du livre – devient alors moins l'histoire particulière du siècle – le seizième – qu'il avait choisi d'étudier que les rapports qu'il permet d'établir entre les acteurs du temps et leurs prédécesseurs des époques et des civilisations antérieures, qui avaient construit au fil des siècles l'environnement dans lequel ils vivaient et qui fixaient les limites de leurs entreprises et de leurs actions. La voie est ainsi ouverte à deux histoires différentes et complémentaires. Une histoire de la liberté des acteurs, de leurs ambitions, de leurs projets, de leurs réussites et de leurs échecs. Et une histoire des contraintes, temporelles, spatiales, financières, techniques et humaines, pour l'essentiel héritées du passé, et à ce titre tantôt subies, tantôt acceptées et intériorisées, avec lesquelles il leur a fallu composer pour finalement, le plus souvent, s'incliner.

De ces contraintes, un exemple parmi tant d'autres permet de prendre la mesure : le siège de Malte de 1565, événement fondateur de la geste héroïque de l'île et des Chevaliers comme les victoires sur les Perses l'ont été pour l'Athènes du Ve siècle. Soliman arrive à la mi-mai, repart à la mi-septembre : impossible pour lui d'arriver plus tôt, vu le temps nécessaire aux préparatifs, au rassemblement et à l'acheminement d'une aussi lourde expédition ; impossible aussi de repartir plus tard, vu la nécessité pour la flotte ottomane d'avoir regagné Istanbul avant la mi-octobre. Soit quatre mois de temps, pas davantage : trop peu, dans ce cas, pour emporter la décision militaire, mais assez pour permettre aux chrétiens d'apporter aux assiégés un minimum de secours. Au-delà de l'événement, ce qui est en cause, ce sont les formes de la guerre dans la Méditerranée, liées elles-mêmes à un système technique de navigation et de combat, construit autour de la galère. La contre-épreuve en est fournie, quelques années plus tard, par la guerre de Chypre, où les Ottomans opèrent cette fois près de leurs côtes et peuvent poursuivre le siège de Famagouste pendant l'hiver, tandis que les Vénitiens doivent intervenir trop loin de leurs bases, puis par la victoire de Lépante, livrée trop tard, le 7 octobre 1571, pour que les Chrétiens puissent l'exploiter en poursuivant jusqu'à Istanbul, comme l'aurait voulu Don Juan d'Autriche, qui ne réussira pas, cette fois, à convaincre les chefs de sa flotte. Dans les deux cas, l'espace joue cette fois en faveur des Ottomans, comme il avait joué à Malte à l'avantage des Chrétiens.

Mais cet espace n'existe que dans son rapport au temps, ce qui justifie la définition de la Méditerranée comme un « espace-temps », mais invite aussitôt à en utiliser les deux termes au pluriel. La pluralité des temporalités, elles-mêmes hiérarchisées, constitue l'aspect le plus souvent cité de la proposition braudélienne, dans la mesure même où elle lui sert à structurer son livre autour de trois durées (choisies pour la simplicité de l'exposé et l'efficacité de la démonstration parmi une infinité d'autres) qui lui permettent de porter sur les mêmes faits et les mêmes réalités trois regards également différents : la très longue durée de la géographie humaine et de l'ethnologie, au cours de laquelle les sociétés ont modelé, au prix d'adaptations successives, le cadre physique de leur environnement ; le temps des cycles emboîtés de l'économie, à l'échelle de la décennie ou du siècle, qui rythment les dynamiques de ce long seizième siècle, et s'impose lui aussi aux hommes ; et enfin le temps des événements, celui de la vie, des actions et des décisions humaines, qui ont fourni l'essentiel de la documentation accumulée par Braudel dans les archives plus encore que dans les bibliothèques. Le plan du livre inverse, de ce point de vue, l'ordre même du travail de l'historien : celui-ci est toujours parti, précisément, des événements, pour y dégager peu à peu des régularités, des répétitions et des permanences (dont

certaines ont duré jusqu'à nous), mais aussi des circulations de biens matériels et culturels, des échanges et des refus, des transformations lentes. Les unes et les autres lui ont servi à mettre en évidence les deux autres niveaux de la durée.

A la pluralité des temporalités correspond celle des espaces, qui s'articule étroitement avec la première. Même si les lectures les plus courantes de la *Méditerranée* ne lui accordent pas la même importance, et tendent souvent à privilégier une vision unitaire de l'ensemble méditerranéen - mer et terres étroitement associées -, la première partie du livre - « la part du milieu » -, la met pourtant clairement en évidence : trois quarts de ses pages sont consacrées aux multiples divisions de cet ensemble. L'unité de la mer n'apparaît qu'ensuite, placée sous le signe de la circulation des hommes et des marchandises, des biens matériels et culturels, des informations et des idées. Mais elle ne représente qu'un niveau de lecture, qui met en cause un petit nombre d'acteurs privilégiés : ceux-là même qui, de par leurs responsabilités et leurs activités, vivent, pensent et décrivent l'espace méditerranéen dans sa totalité, en termes géostratégiques, politiques, religieux ou économiques (et en fait commerciaux), et qui sont confrontés au quotidien avec l'immensité de cet espace – un espace-temps de quarante jours, qu'ils peinent à maîtriser. Elle échappe en fait à la très grande majorité des hommes, qui en vivent au contraire, au quotidien eux aussi, les limites et les frontières internes : celles de leur île, à la fois ouverte à toutes les circulations et refermée sur elle-même, de leur village ou de leur ville, des multiples pouvoirs politiques et religieux qui quadrillent le territoire à leur avantage et limitent les circulations de leurs assujettis, celles aussi, écologiques cette fois, qui dérivent de l'organisation de l'espace cultivé et exploité par les hommes.

Cette organisation, verticale, permet de distinguer trois niveaux, et trois mondes différents. Le monde des plaines, et en particulier des plaines côtières, souvent incultes et marécageuses en dehors des zones strictement contrôlées par les villes, qui se sont entourées de jardins irrigués, dont la richesse en fruits et en légumes fascine les voyageurs du Nord. Le monde des collines vouées au blé, à la vigne et à l'olivier – la trilogie classique des plantes cultivées qui caractérise l'espace méditerranéen-, où se concentrait à l'époque, en dehors des ports, la majorité des villes et des bourgs. Et enfin celui des montagnes qui échappent largement au contrôle et à l'autorité des villes, mais leur fournissent les hommes, le bétail et le bois dont elles ont besoin.

Mais la mer, elle aussi, est loin d'être une. Elle se divise en une pluralité de mers dont chacune constitue un monde à part avec son organisation propre des circulations, des échanges et de la vie des hommes. Ainsi la mer Egée, riche en îles, d'où les Ottomans vont mettre plus de deux siècles à éliminer les Vénitiens, alors qu'ils leur laissent la maîtrise des côtes orientales de l'Adriatique. Ainsi la Tyrrhénienne dont Gênes doit au 16^e siècle accepter de partager le contrôle avec l'Espagne, en contrepartie de leur mainmise sur les finances de royaume et sur la redistribution dans toute l'Europe des métaux précieux américains. Ainsi l'Adriatique, que Venise continue à appeler tout simplement son « Golfe », dont elle tient la clef avec Corfou, et dont elle luttera jusqu'à la fin du 18^e siècle pour en conserver la maîtrise contre les ambitions anciennes des Ottomans, plus récentes des Habsbourg de Vienne et enfin des Russes quand ceux-ci réussissent, à la fin des années 1770, à imposer par traité aux Ottomans la libre circulation dans les Détroits : ce qui va leur permettre d'ouvrir la Méditerranée à leurs exportations de blé ukrainien, et aux interventions militaires de leur flotte de guerre. Ainsi encore la « Manche Méditerranéenne », entre la côte méridionale de l'Andalousie et côte occidentale du

Maghreb. Sans parler de l'opposition entre les deux moitiés occidentale et orientale de la mer, que l'affrontement entre monde ottoman et monde chrétienté vient encore durcir, en créant du détroit de Messine au canal de Sicile une véritable ligne frontière, surveillée et défendue avec le plus grand soin, et dont Malte devient alors la clef.

A cette fragmentation de l'espace maritime, l'utilisation - variable selon les époques, les voyageurs, les produits, les acteurs impliqués dans ces échanges, et les conditions de sécurité sur mer - des routes de terre qui relient les côtes à leur arrière-pays, vient ajouter une dimension supplémentaire. Ces routes, parcourues par les caravanes muletières (à l'ouest) et chamelières (à l'est), traversent les péninsules ibérique et italienne, et presque plus encore les Balkans et l'Anatolie, et ouvrent à l'espace méditerranéen un ensemble de liaisons avec l'Europe du nord et du nord-ouest, avec l'Asie centrale et méridionale, avec l'Afrique subsaharienne. Même si les informations chiffrées sur leur fréquentation sont loin d'avoir la même qualité et la même précision que celles sur les routes de mer, elles témoignent de la vitalité de ces circulations qui valorisent la position de la Méditerranée au carrefour entre trois continents – sur lequel les navigations transocéaniques viennent en brancher un quatrième : une Amérique ibérique qui envoie vers l'Europe et la Méditerranée ses métaux précieux, ses plantes cultivées (la tomate, le maïs, la pomme de terre, le piment, le tabac, etc.), peu à peu introduites dans le patrimoine végétal de l'Ancien Monde, et le produit de ses plantations (à commencer par le sucre) et dont elle reçoit des textiles et des métaux, du vin et de l'huile, des animaux comme le cheval et le boeuf, tout un outillage technique, et, bien sûr des hommes, conquérants, marchands et colons européens, et esclaves africains.

Derrière les continuités, se dessinent ainsi des hiérarchies spatiales, qui donnent aux siècles de la modernité (XVIe-XVIIIe s.) leur physionomie particulière, distincte à la fois de celle des siècles précédents, et de celle de notre époque. Ainsi du déficit en hommes des pays ottomans, qui les rend attractifs et accueillants pour tous ceux qui décident de les rejoindre : les Juifs expulsés de l'Europe chrétienne, les renégats dont beaucoup passent volontairement à l'Islam, ou encore les Grecs sujets de Venise qui quittent les îles Ioniennes et la Crète pour venir travailler dans le Péloponnèse ou à Istanbul. Ainsi également des courants migratoires orientés du nord vers le sud, qui attirent vers les villes et les rivages de la Méditerranée des migrants venus souvent de loin : des Alpes vers toute la péninsule italienne, des pays germaniques vers Venise, du Massif central vers la péninsule ibérique.

La même pluralité presque infinie caractérise les domaines d'analyse et les points d'observation qui s'imposent à l'historien. Celle des milieux géographiques et humains, des économies, des civilisations, des sociétés, des Empires, et de toutes les formes d'organisation de la société rend difficile la mise en évidence de cohérences d'ensemble et fait apparaître des frontières durables, inscrites dans les esprits et les modes de vie autant et parfois plus encore que sur le terrain. Les économies se retrouvent ainsi partagées entre formes d'ailleurs complexes d'autoconsommation (surtout rurales) et multiplicité des marchés urbains, ou encore entre commerce à longue distance et circulations à très court rayon. Trois civilisations continuent à se partager l'espace méditerranéen : l'expansion ottomane a réuni sous une même domination les pays orthodoxes des Balkans et l'Islam arabe de la rive sud, mais sans abolir les différences qui les séparent, et elle ne parviendra jamais à entamer en profondeur les résistances de la chrétienté catholique.

Loin d'affirmer une unité dont il était le premier à voir les limites, F. Braudel a choisi de jouer de cette multiplicité, de la donner à voir de manière très concrète, mais pour suggérer qu'elle s'intègre, dans une certaine mesure, dans une unité supérieure, qui serait celle de la mer elle-même. Ce qui explique son rayonnement, son expansion et son attraction sur les mondes qui l'entourent, mais aussi la difficulté de lui fixer des limites précises. Au nord, celle de l'olivier, celle de la vigne, celle de l'association des cultures sèches et des cultures irriguées qui renvoie elle-même à cette situation de frontière entre climat désertique et climat tempéré qui est celle du monde méditerranéen, ne coïncident pas, et ont varié avec le temps. Au sud, l'Islam a pris presque dès ses débuts le contrôle du Sahara et des liaisons avec l'Afrique subsaharienne, tout comme il a pris celui de l'Océan indien et, parvenu au cœur de l'Asie centrale, stabilisé sa frontière avec le monde chinois, et ouvert la voie à une poussée ultérieure en direction du sous-continent indien. En direction du nord, la dynamique économique du commerce et de la finance, qui avait fait la force de l'Italie du nord, cède peu à peu la place à celle de l'art, avec l'expansion dans une large partie de l'Europe du baroque romain. D'où l'importance des différents couloirs de communication entre Méditerranée et Europe du nord et du nord-ouest : l'isthme russe, l'isthme polonais, les cols des Alpes, la vallée du Rhône.

La Méditerranée sera donc, comme il l'écrira plus tard de la France, diversité et unité à la fois, et en fait unité née de la diversité, construite à partir d'elle, fragile, sans cesse recréée et réinventée par les hommes à partir de celle-ci. Mais elle sera aussi, pour les mêmes hommes, liberté et contraintes. On trouvera ainsi, mises en scène dans le même tableau, l'impossible des contraintes qui pèsent sur la vie des hommes, orientent leurs décisions, limitent ou condamnent à l'échec leurs initiatives, mais aussi les possibilités qu'ils gardent de « forcer le destin ». Chassés de l'Europe chrétienne, les Juifs réussissent très tôt à gagner le Nouveau Monde, en dépit de toutes les interdictions. Et Don Juan d'Autriche réussit à vaincre les réticences des commandants de sa flotte son choix de livrer bataille contre la flotte ottomane.

La Méditerranée sera enfin à la fois inscription dans une histoire plurimillénaire, faite de continuités, et dynamiques nouvelles, dont la principale est sans aucun doute, préparée par plusieurs décennies de navigations portugaises, l'invention, dans la dernière décennie du XVe siècle, d'un faisceau de routes transocéaniques qui ouvrent à ses navires et à ses marchands d'un côté l'accès direct à l'Océan indien et la possibilité d'y implanter leurs activités commerciales, et, de l'autre, un monde nouveau que ses hommes vont s'employer à conquérir, à peupler (en partie) et à conquérir. La Méditerranée sera désormais, et jusqu'au XXe siècle au moins, plus que la Méditerranée. Elle a donné le coup d'envoi d'une unification du monde dont la recherche historique récente a exploré tour à tour, au cours des dernières décennies, les différentes dimensions : unification microbienne, végétale, animale, commerciale, économique et jusqu'à un certain point culturelle et politique. Et dont elle redécouvre aujourd'hui l'importance dans la perspective d'une histoire globale, remise enfin à l'ordre du jour.

L'actualité de la *Méditerranée* braudélienne se situe donc à plusieurs niveaux. Le livre est devenu un classique, lu et cité comme tel. Et il doit être lu et compris dans le contexte dans lequel il a été conçu et écrit. Mais, s'il garde aujourd'hui sa valeur d'exemple, c'est qu'il a rendu possible et anticipé certaines des évolutions principales de la recherche et de l'écriture de l'histoire au cours des soixante dernières années, et celles-ci sont venues confirmer ses intuitions de l'époque. Trois exemples suffiront à en donner la mesure.

La longue durée ? La « révolution archéologique » a mis un terme au lien privilégié et même exclusif que l'histoire entretenait depuis ses débuts avec les sources écrites : l'histoire ne « commence plus à Sumer », vers 3300 avant J.-C., comme l'avait écrit en 1957 dans un livre resté célèbre Samuel Noah Kramer. Les douze millénaires de la « révolution néolithique » sont devenues l'unité temporelle de référence, qui ne prend son sens que par rapport aux périodes qui l'ont précédée : les pasteurs nomades et les agriculteurs sédentaires ont progressivement remplacé et marginalisé les chasseurs collecteurs, mais ceux-ci avaient déjà développé des formes d'organisation sociale, d'art et de religion qui ont perduré parfois jusqu'à nous. La frontière traditionnelle entre histoire et préhistoire s'est trouvée du même coup, sinon abolie, du moins remise en cause, au profit d'une démarche régressive qui remonte de plus en plus loin vers le passé, et inscrit l'histoire de l'espèce humaine et de sa conquête du monde dans une série de temps plus longs encore, qui seraient ceux de la géologie, du climat, de l'environnement, des espèces végétales et animales.

L'ouverture aux autres disciplines scientifiques, et d'abord, mais pas seulement, aux sciences sociales ? Elle avait déjà fixée comme un objectif pour les historiens, nous l'avons dit, par L. Febvre dès 1941, et F. Braudel avait, dans son livre, ajouté à la géographie, déjà familière aux historiens, mais associée cette fois étroitement à l'histoire dans une « géo-histoire », les apports de l'ethnologie et de l'économie, et esquissé le programme d'une histoire du climat. Le cadre d'institutions nouvelles comme la Vie Section de l'EPHE, créée en 1947, et présidée successivement par Febvre puis par Braudel, a permis de l'étendre à l'ensemble des sciences sociales et humaines (sociologie, anthropologie, sémiotique, linguistique, philosophie, droit, démographie, etc.) et même à certains secteurs des sciences exactes, notamment les mathématiques sociales : les mêmes mathématiques que Braudel, dans son article « Histoire et sciences sociales. La longue durée » (1958), propose, avec l'histoire et la géographie, comme outils de coopération et comme langages communs entre des disciplines qui pourront conjuguer une double inscription des sociétés qu'elles étudient dans le temps et dans l'espace, et les possibilités de formalisation des mathématiques. Si débat il y a aujourd'hui, il porte sur le rapprochement avec les sciences de la nature et de la vie¹⁰, sur l'émergence de nouvelles sciences aux frontières de plusieurs disciplines (par exemple les neurosciences) et sur les modalités du dialogue interdisciplinaire, mais non sur le principe même de ce dialogue. A celui-ci, les historiens ont été les premiers à gagner en termes d'élargissement des questions posées au passé et des conceptualisations mobilisées dans leurs nouveaux domaines de recherche.

Ouverture sur le monde ? Loin d'être refermée sur elle-même, la *Méditerranée* braudélienne ne se contentait pas de rompre avec le cadre national qui dominait alors la recherche et l'écriture de l'histoire. Elle invitait à penser l'histoire à d'autres échelles, régionale, continentale et même mondiale, au terme d'une guerre qui avait été elle-même pour la première fois réellement mondiale, et qui s'était conclue par un nouveau partage du monde entre les vainqueurs. La création de centres d'études des grandes « aires culturelles » du monde, réunissant des chercheurs de toutes les disciplines, historiens compris, spécialistes de la Chine, de l'Inde et de l'Asie du Sud, du Japon, de l'Asie du Sud-est, de la Russie, du monde turc et ottoman ou de l'Afrique subsaharienne, a pu ainsi s'amorcer dès le milieu des années 1950 et encadrer cet effort nécessaire. Le manuel d'histoire des classes terminales des lycées sur le *Temps présent* (1963) rédigé sous la direction de F. Braudel et réédité après sa mort sous le titre de

Grammaire des Civilisations en porte la marque et constitue de ce point de vue le jalon entre l'achèvement du premier grand chantier braudélien (la *Méditerranée*, dont la seconde et dernière édition paraît en 1966) et le début du second, avec la publication en 1967 de *Civilisation matérielle*, première version du premier volume de la trilogie qu'il achèvera en 1979, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVe-XVIIIe siècles*, et dont le troisième volume est précisément dédié à Clemens Heller qui avait été, aux côtés de Braudel, l'artisan de cette ouverture sur le monde.

Dans ces trois directions, qui ont conservé ou retrouvent aujourd'hui toute leur actualité, la *Méditerranée* braudélienne a donc ouvert la voie et anticipé. On ne peut qu'être surpris que, pendant plus de vingt-cinq ans (1975-2000), le débat parmi les historiens ait pu paraître se concentrer sur l'analyse et la révision critiques des méthodes de l'historiographie, partagée entre son ambition d'objectivité, l'utilisation de sources écrites qui exprimaient toujours les représentations de leurs auteurs, et recours aux structures narratives de la littérature pour la mise en récit de ses résultats. Et qu'il ait du même coup relégué au second plan, pour ne le découvrir enfin qu'au début du troisième millénaire, l'étape nouvelle de la globalisation du monde que nous vivons aujourd'hui. Une étape amorcée dès les lendemains du premier choc pétrolier, et confirmée à la fois par les révolutions technologiques provoquées par l'informatique et les mesures de libéralisation de l'économie. Que Braudel ait accordé relativement peu d'importance à ces questions de méthode et d'épistémologie ne signifie pas qu'il y était indifférent ou qu'il les ignorait. En témoignent, s'il en était besoin, son compte rendu dans les *Annales de l'Histoire de la Folie à l'âge classique* (1961) et son appui à Michel Foucault. Ou encore ses remarques, dans *Le temps du monde* (1979), sur la dimension européocentrique de l'histoire, inventée et écrite par les Européens pour mettre en scène leur propre supériorité.

F. Braudel partageait en fait la même ambition de promouvoir une histoire plus scientifique, mais il avait aussi une claire conscience des limites de l'histoire. Celle-ci ne pouvait procéder que par approximations successives, en interrogeant et en faisant revivre le passé pour répondre aux nouvelles questions, aux nouvelles inquiétudes du présent. Le récit lui-même n'était qu'un moyen, un instrument parmi d'autres, choisi par l'auteur pour des raisons de commodité et d'efficacité. L'essentiel se situait à un autre niveau : celui de l'écriture et du style, dont la fonction était pour lui d'une autre nature, moins narrative que plus fondamentalement poétique. L'une et l'autre devaient suggérer tout ce qui se situait au-delà de toutes les explications rationnelles que pouvait proposer l'historien et qui leur échappait. D'où le rôle que Braudel a toujours accordé aux images et plus encore aux métaphores, qui a tant irrité les historiens « raisonnables » et rationnels, traditionnels ou marxistes. Il visait à inverser le sens du vieil adage selon lequel « comparaison n'est pas raison » : la comparaison lui sert à faire percevoir et à donner à voir ce qui échappe précisément à la raison.

Cette conscience de la fonction centrale de l'écriture pour l'historien doit beaucoup, sinon tout, aux conditions tout à fait exceptionnelles de la rédaction de la *Méditerranée* : comme il l'a reconnu lui-même lors de la rencontre de Chateaubillon, cinq semaines avant sa mort, dans un contexte plus normal, il n'aurait pas écrit le même livre. La captivité et l'incertitude sur l'issue de la guerre ont transformé son livre en rêve de liberté, dégagé de toutes les contraintes du présent. Ecrire lui a permis de vivre et de survivre, et de se projeter sur l'avenir en faisant revivre le passé au présent qu'il explique ou du moins qu'il aide à mieux comprendre. Et de nous donner un livre qui est bien

plus qu'un simple livre d'histoire : ce qui est encore pour ses lecteurs d'aujourd'hui le meilleur gage de son actualité.

Notes

¹ Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1949 (et seconde édition, 2 vol., 1966, qui a servi de base à la plupart des traductions, les éditions italienne (1953) et espagnole (1954) mises à part).

² Fernand Braudel (sous la direction de), *La Méditerranée, 1. L'espace et l'histoire et 2. Les hommes et l'héritage*, Paris, Arts et Métiers Graphiques, 1977-78 (Les textes, sans les illustrations, ont été ultérieurement édités chez Flammarion dans la collection « Champs », et ont fait l'objet de nombreuses traductions.

³ Fernand Braudel, *Les mémoires de la Méditerranée : préhistoire et antiquité*, Paris, 1998

⁴ Dans mon cas, en novembre 1958, à l'occasion de la première d'une série de conférences sur les sciences humaines, dont les « caïmans » d'histoire (Pierre Jeannin) et de géographie de l'ENS (Marcel Roncayolo), appuyés par Alain Touraine et Jacques Le Goff avaient proposé l'idée à Jean Hyppolite, directeur de l'École Normale, en suggérant le nom de F. Braudel pour l'inaugurer.

⁵ Conférences publiées en 1943 dans les *Mélanges d'Histoire Sociale* (titre adopté alors par les *Annales* pour continuer à paraître), pp. 5-18. Ce même appel se retrouve aujourd'hui cité en exergue du « séminaire d'interdisciplinarité » annoncé pour le trimestre d'hiver de 2011 par le Centre canadien d'études allemandes et européennes de l'Université de Montréal.

⁶ Le texte, d'une partie de ces conférences, transcrit par deux de ses auditeurs et corrigé de la main même de Braudel) en a été publié sous le titre « L'Histoire, mesure du monde » dans les *Écrits de Fernand Braudel*, t. II, *Les ambitions de l'histoire*, Paris, Editions de Fallois, 1997, pp.11-83).

⁷ De façon significative, l'Unesco soutient la création, en 1949, d'un Conseil international de la philosophie et des sciences humaine -Cipsh- (où l'on retrouve les historiens, représentés par le Comité international des sciences historiques -CISH), puis, en 1952, d'un Conseil international des sciences sociales -CISS-, dont l'histoire ne fait pas partie et auquel le CISH n'a jamais demandé à adhérer.

⁸ Giuliana Gemelli, *Fernand Braudel e l'Europa universale*, Venezia, Marsilio, 1990 (trad. française revue et augmentée, *Fernand Braudel* : Paris, Odile Jacob, 1995).

⁹ François Gipouloux, *La Méditerranée asiatique. Villes portuaires et réseaux marchands en Chine, au Japon et en Asie du Sud-Est, XVIe-XXIe siècle*, Paris, CNRS Editions, 2009.

¹⁰ Immanuel Wallerstein (sous la direction de), *Ouvrir les sciences sociales*, Paris, Descartes & Cie, 1996, édition française du Rapport de la Commission Gulbenkian pour la restructuration des sciences sociales.